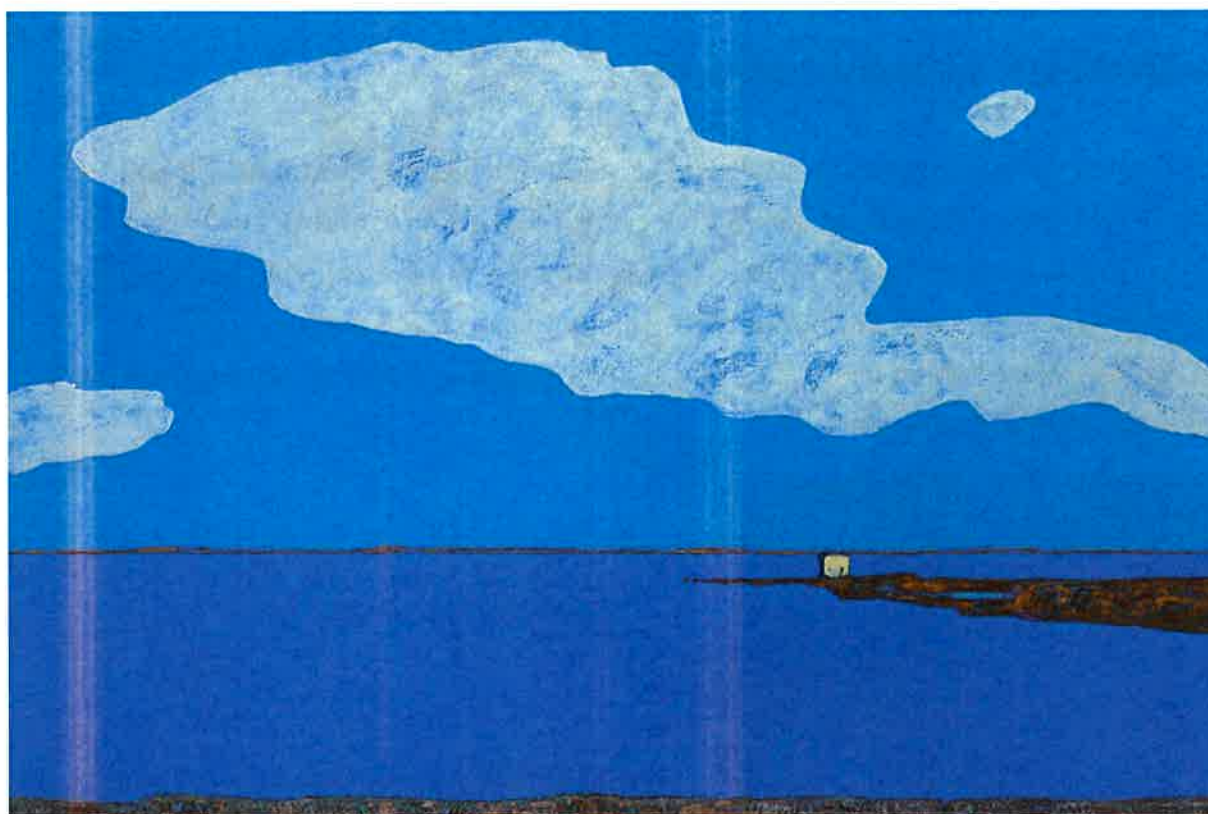


Par Laurent Boudier

Publié le 13/06/20

Arts et scènes

À la galerie La Forest Divonne, Vincent Bioulès expose une année pleine de vents et marées



- Vincent Bioulès, *Février*. Huile sur toile, 130 x 195 cm.
© Courtesy Galerie La Forest Divonne/Pierre Schwartz

Le ciel, la mer, le sable... À travers “Les Douze mois de l’année”, l’artiste affiche de grands tableaux de paysage, toujours le même, portant chacun le nom d’un mois. Une façon pour le Montpelliérain de célébrer la peinture, reflet de son territoire : le sud de la France.

Comme le boulanger du coin ou le plombier, Vincent Bioulès part au travail avec sa voiture. Il faut l’imaginer au volant d’une vieille fourgonnette utilitaire un peu brinquebalante fureter

de l'œil de droite à gauche pour choisir son coin. Aller au bout d'une allée de sable, déplier un petit tabouret de camping, poser à portée de main un casier de ses pastels de couleur puis sortir, d'une gibecière, un carnet et un crayon gras.

Ce qu'il vient pêcher là pourrait passer pour être aussi mince qu'une brise, un murmure. Ce qui se traduit sur la feuille par une immense étendue blanche d'eau, avec au loin une fine langue de terre et sa petite cabane de pêcheur qui vient se loger dans l'arche bienveillante du ciel. Un coin d'eau qui scintille et dissout les lignes d'horizon en croquis : il n'en faut pas davantage à l'artiste pour célébrer une année de peinture telle qu'on la verra à la galerie La Forest Divonne, à Saint-Germain-des-Près (Paris 6e), qui montre douze grands tableaux de paysage, toujours le même, et qui portent chacun le nom d'un mois, formant le fruit d'une pleine année 2019.

Déconstruction et minimalisme

Leur sujet ? L'étang de l'Or, lagune à la lisière de la Méditerranée, aux confins d'Aigues-Mortes et de Pérols, dans l'Hérault, et son fil de terre qui conduit jusqu'au Grau-du-Roi et l'aura de la Camargue. Autant dire qu'on est à la maison pour Bioulès, qui vit à Montpellier. Autant dire aussi que, de la virée en camionnette au croquis, du motif au tableau, la description est loin d'être l'enjeu principal de l'artiste, puisque se répète la même partition de ciel et de rive à la surface de chaque toile.



Vue de l'exposition *Les douze mois de l'année de* Vincent Bioulès.
© Courtesy Galerie La Forest Divonne/ Artland

À 82 ans, on dirait que Vincent Bioulès n'a plus qu'une envie : que cette chronologie faite de tempérance, d'équilibre, parfois aussi de sauvages petites touches rapides à faire valser le monde dans ce recoin de sagesse, devienne un pur support de surfaces. Tout, ici, retourne à la source d'une abstraction qu'il connaît bien. En 1970, il inventa le nom du mouvement Supports/Surfaces, qui réunit principalement des artistes du Sud, actifs à Montpellier et à Nice, puis jusqu'à Paris, tels que Claude Viallat, Louis Cane, Daniel Dezeuze, Jean-Pierre

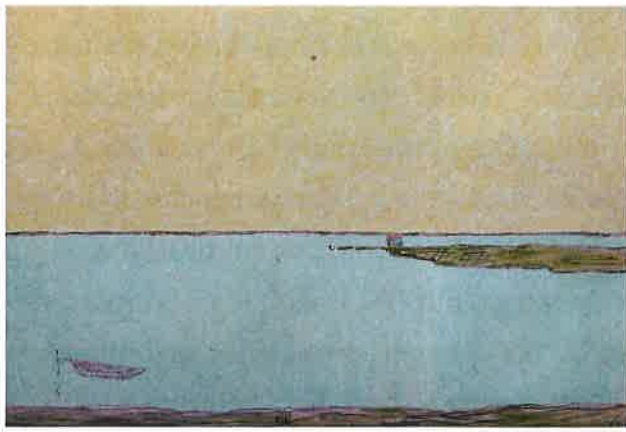
Pincemin, puis, par cooptation, Pierre Buraglio, Christian Jaccard et Jean-Michel Meurice. Le groupe se fédère autour de quelques notions d'avant-garde : remise en cause du châssis traditionnel au profit de la toile libre simplement punaisée, tendue dans l'air ou posée au sol ; abstraction qui mâtime l'éloge de la couleur héritée de Matisse et la rigueur spectaculaire de grands artistes américains comme Barnett Newman ou Mark Rothko ; enfin, pratique de gestes primitifs, répétés, prônant l'art comme artisanat, autour de pliages, d'empreintes, de nouages, de tressage. Hétéroclite, le groupe a bien du mal à exporter ses idées, à commencer par sa rage de la déconstruction (qui vante une fois encore la « mort de la peinture »), aux côtés de l'Arte Povera italien ou encore du minimalisme américain.

“Je suis revenu à la figuration après avoir vu, à New York, les grands tableaux de Matisse”, Vincent Bouliès

Pour en rajouter, la politique s'en mêle, sciant la jeune branche, par admiration pour l'Amérique et le penchant marxiste-léniniste de certains. Si bien que le groupe se dissout en 1972, explose en 1974. Et laisse chacun aborder ce qui lui plaît : Vincent Bioulès, qui a toujours fait côtoyer dans ses premières œuvres des vues de fenêtres aux jardins fleuris et des compositions abstraites rigoristes, s'en retourne à la figuration des places d'Aix, des paysages de Collioure ou de Lozère. Louis Cane regarde Giotto, dessine des Ménines. Jean-Pierre Pincemin abandonne peu à peu, au cours des années 1980, ses bandes de gris mastic, pour renouer avec des images médiévales et des paysages nés de son admiration pour l'art indien. Viallat, lui, continue le chemin, trousse ses fameux haricots, empreintes et motifs colorés, qu'il n'a cessé de déployer jusqu'à aujourd'hui – à 83 ans – sous toutes ses formes et matières, du verre au tissu.

« Je suis revenu à la figuration après avoir vu, à New York, les grands tableaux de Matisse peints entre 1911 et 1916, La Leçon de piano [1916, MoMa], L'Atelier rouge [1911, MoMa], dit Bioulès. Mes camarades y avaient vu le point de départ de l'abstraction ; moi, une sorte de marchepied pour revenir à une figuration de monumentalité et d'exaltation de la couleur.

»Paysages, intérieurs, portraits et nus, Bioulès, au grand dam des commentateurs, fait dans la peinture de genre, passe pour le régional et l'archaïque. Il dessine sur le motif ; peint de multiples versions du pic Saint-Loup, déploie des rivages de son coin, à Carnon, à Palavas, la Conche. Il trouble largement son monde, fait s'interroger sur ce retour au pittoresque, et est à deux doigts de se faire étiqueter de « peintre du dimanche à plein-temps ».



Vincent Bioulès, *Septembre*.

Huile sur toile, 130 x 195 cm.

© Courtesy Galerie La Forest Divonne/Pierre Schwartz

C'est ce temps qui s'égrène patiemment dans sa nouvelle suite de toiles. Sur le mois de janvier – qui sait, sous l'effet du Mistral ? –, tout est nettoyé, étincelant, pur : le tableau est un partage de deux pans larges de bleu cobalt qui s'électrise. Celui de mai voit se poindre un gros nuage qui ressemble presque à de la pierre, son ombre adoucie se dupliquant sur la masse de l'eau, où claironne dans un coin une poussée végétale, vert hardi et tout dru. Alors que septembre est fait de sable et de gris souris et que décembre fait pâlir des tons roses et gris en petites touches perlées que l'on dirait soustraits à la délicatesse d'un Seurat. Partout, on lit la fascination des sources, la concordance d'un double jeu : ressentir le moment, humer le paysage et le rendre abstrait, faisant naître, à la surface, des bandes de couleurs qui se souviennent de la séparation vibrante des tons colorés d'un tableau de Rothko ou le fameux « zip » – mot intraduisible, scotch délimitant deux surfaces peintes et marquant une frontière – d'un Barnett Newman. Mais ces tableaux d'eau et de mois forment aussi, trouble en suspens et interrogatif, le temps d'un décompte : combien de lait bleu d'un matin d'hiver, combien de laine rugueuse d'un sable reste-il au regard d'un homme qui part tous les matins retrouver le miracle du jour ?

À voir

« Les Douze mois de l'année », Vincent Bioulès, jusqu'au 30 juillet, [galerie La Forest Divonne](#), 12, rue des Beaux-Arts, Paris 6e, tous les jours sauf dimanche et lundi, 11h-19h, 01 40 29 97 52. Entrée libre.

À lire

Vincent Bioulès, *Journal (1972-2018)*, sous la direction de Pierre Manuel, éd. Méridiennes,